

VENERIE

la chasse aux chiens courants



ÉMILE SAULNIER

GARDE ET VALET DE LIMIER DE TRONÇAIS

(1885-1960)

Emile Saulnier fut une figure très marquante de la vénerie de Tronçais.

Né le 8 octobre 1885 dans une petite maison qui existe toujours sur la lisière de Thiolais, au bord d'un chemin creux moyen-âgeux que surplombent des buis centenaires, Emile Saulnier se sentit dès son plus jeune âge attiré par la vie mystérieuse des grands bois.

Passionné par la chasse, il était plus souvent à la suite des chiens de MM. Alexix Moustous et Laurencel que sur les bancs de l'école, mais au contact de la nature il s'était instruit d'une science plus vraie que celle puisée dans les livres, car il était doué d'une intelligence fine et très observatrice.

Après avoir terminé son service militaire comme brigadier au 12^e Régiment de Cuirassiers à Rambouillet, il entra en qualité de piqueux et valet de chiens monté au Rallie-Cerilly, équipage de lièvre qui avait été remonté en 1906 par M. Paul Moustous.

Démobilisé à la fin de la guerre 1914-1918, — au cours de laquelle il s'était fait remarquer par ses actes de courage, — il reprit son service au Rallie-Cérilly, puis, à partir de 1924 il assuma les fonctions de garde-chef et de valet de limier, successivement à l'équipage « Ardennais pique-de-près » dont le chenil était à La Pacaudière, à l'équipage de Frémont, puis en 1935 au Rallye Trois Seigneurs dont le comte Pierre de la Rochefoucauld était maître d'équipage, et enfin au Rallie Rallie à la Pucelle, au comte de la Celle. Le 1^{er} octobre 1957 il prit sa retraite dans une petite maison adossée à la forêt.

De jour comme de nuit, il avait parcouru en tous sens sa forêt natale et il y avait acquis une science du bois assez exceptionnelle. Son jugement était presque infailliable : à la seule vue de la trace, il savait souvent déterminer d'où l'animal venait et où il allait. Il connaissait toutes les refuges des sangliers, même dans les halliers les plus impénétrables. Mais pour découvrir ses éminentes qualités, il fallait le suivre dans ses quêtes, car il était aussi discret que son limier...

Il connaissait la nuit précise au cours de laquelle le solitaire, ce grand voyageur toujours en déplacement, viendrait se vautrer dans telle souille connue de lui seul, ou balafrer de ses essais le pied d'un résineux placé sur le terrain mystérieux des grandes migrations des bêtes noires et tout usé par des générations et des générations de sangliers grands et petits.

D'un dévouement sans limite pour ses maîtres, l'un d'eux, qui fut jadis à la tête d'un des plus beaux équipages de Tronçais, m'écrivait de lui il y a quelques années : « J'ai conservé à Emile, qui fut si dévoué et si parfait dans son service à l'équipage, toute ma reconnaissance et toute mon amitié ».

Ayant passé toute son existence en forêt, Emile Saulnier y avait grandi librement comme les vieux chênes qui ont puisé leur vigueur dans ce sol de Tronçais prodigue de ses richesses.

De taille élancée, doué de forces hors de l'ordinaire, il ignorait toujours ces sentiments éprouvés par les faibles : la fatigue et la peur.

Lorsque le grand sanglier acculé tenait la ferme et que nul n'osait en approcher, lui, sans hésiter, se frayait un passage au milieu des chiens et allait le servir la dague à la main.

Sensible, mais d'un naturel réservé, Emile ne se livrait sans doute pas facilement : mais lorsqu'il avait senti cette communauté de sentiments que partagent les hommes des bois, il aimait à revivre, en les racontant avec une verve inimitable, les incidents de ses longues quêtes en forêt ou les épisodes de chasse souvent émouvants ou tragiques, dont il fut d'ailleurs plus d'une fois la victime.

Les « Hommes des Bois » ! Nul ne savait mieux que lui qu'ils se comprennent sans discours et partagent les mêmes enchantements que les autres ignorent.

« Au bois, comme l'écrivait si justement le comte d'Osmond, vieux et jeunes se sentent renaître et l'être humain désabusé ou écrasé par les épreuves, s'y reprend des fatigues de l'existence sans crainte d'être dérangé dans sa muette contemplation de l'admirable spectacle qui s'offre à ses yeux, par les mille soucis que son semblable lui apporte dès qu'il paraît ».

Quelques mois avant sa mort, Emile Saulnier avait fini par consentir à consigner à l'intention de l'un de ses amis les souvenirs les plus marquants de sa vie de chasseur.

Ecrits dans un style simple, — de cette simplicité qui était sans doute le trait le plus marquant de son auteur —, ces récits inédits sont précieux pour l'histoire de la vénerie à Tronçais.

Aussi avons-nous pensé pouvoir intéresser les membres de la Société de Vénerie en reproduisant ci-dessous la relation des abois d'un sanglier, telle qu'elle figure dans l'un des cahiers d'Emile Saulnier.

Précisons ici que le vautrait de M. André Morel, dont il est question dans ce récit, était composé de cent foxhounds.

Chassant à l'anglaise, sans trompe, l'équipage était servi par un personnel uniquement anglais.

L'équipage de M. Morel « Ardennais pique de près », dont la tenue était rouge à parements bleus, découpla à Tronçais jusqu'en 1930.

A.C.



En manches de chemise, Emile Saulnier, avant la curée.

ABOIS D'UN GRAND SANGLIER

par le vautrait de la Pacaudière

Au début de la saison de chasse 1926-1927, je donnai à courre un grand sanglier de deux cents dans le roncier de Bougimont.

Hardiment poussé par soixante-quinze chiens anglais et la meute, le solitaire ne peut prendre de l'avance et à deux kilomètres de l'attaque, époumonné par la vitesse à laquelle les fox-hounds l'avaient mené, il s'arrête et tient le ferme à un endroit couvert de marécages.

Ce jour-là il faisait grand vent et l'on avait peine à garder sa coiffure sur la tête. Pourtant Madame Morel, son chauffeur et nous, les trois gardes, nous nous étions postés dès l'attaque au lieu-dit « Le Cercueil », point de passage presque obligé des bêtes noires gagnant la Réserve, vers la queue de l'étang de Pirot. Cependant, comme le vent était déchaîné, il était impossible d'entendre quoi que ce soit.

Nous restâmes ainsi une heure à attendre.

Las de ne rien entendre et de ne rien voir, nous songeons qu'après tout, la chasse avait pu débûcher sur Civrais.

Nous voilà donc partis vers la forêt de Civrais : mais là personne ne peut nous renseigner. Nous décidons alors avec Madame Morel de pousser une pointe jusqu'à la forêt de Champroux : cependant pas plus ici qu'ailleurs, personne n'avait rien vu. Il y avait exactement une heure et demie que nous avions perdu la chasse.

Madame Morel décide alors de retourner au Pont de la Pierre d'où nous étions partis : cependant plusieurs ouvriers du bois qui attendaient depuis un bon moment et qui déjà étaient tout heureux de nous voir arriver, nous dirent qu'ils n'avaient rien vu...

Nous retournons alors au lieu de l'attaque, pour le cas, — improbable du reste —, où la chasse aurait reculé.

En arrivant au Grand Gué, de très loin, nous voyons un homme qui nous parut vêtu de rouge. A notre vue l'homme se mit à courir vers nous et nous le reconnûmes alors comme étant un homme de l'équipage. Dès qu'il fut à portée de voix, nous l'entendîmes crier avec un air véritablement affolé : « Un fousil, Un fousil !... » Lorsqu'il fut arrivé jusqu'à nous, Mme Morel qui parlait couramment anglais, lui demanda aussitôt ce qui se passait. En deux mots il lui expliqua que le solitaire tenait les abois depuis deux heures et demie, non loin de là, dans les fonds de Thiolais, qu'il y avait un grand nombre de chiens tués, que le maître d'équipage était blessé et que ses vêtements étaient en lambeaux...

Très émue, Madame Morel se met aussitôt à se lamenter. Pour moi, j'en savais assez.

Je pars en courant dans la direction indiquée, suivi du plus jeune garde, tandis que le plus âgé reste en compagnie de Madame Morel et de son chauffeur.

Les chemins d'accès aux Fontenoux, où le grand sanglier tenait les abois, étaient impraticables. J'arrive donc le premier sur les lieux et me trouve aussitôt en présence d'un spectacle impressionnant.

M. Morel, blanc comme un marbre, les vêtements en pièces, se tenait à cheval au milieu de ses chiens. Les piqueux avaient laissé échapper leurs chevaux. Les hommes eux-mêmes étaient partis ou étaient grimpés sur des arbres... Les grands fox-hounds étaient tout noirs de la boue d'une charbonnière qui se trouvait dans le marécage. Ils montraient une férocité extraordinaire, toutes les dents apparentes : on les eût pris pour des lions. Au-dessus d'eux flottait une nappe de brume due à la chaleur qu'ils dégagaient. Un certain nombre gisaient à terre, le ventre ouvert. Les autres piétinaient. Partout il n'y avait que de la boue et du sang.

Le solitaire, hérissé, semblait grand comme un baudet. Il était dans un fossé, acculé contre un gros sapin et tenait en respect la meute hurlante.

La hure couverte d'écume, il repoussait les assauts furieux qui lui étaient livrés et la lutte n'était pas à son désavantage. L'on entendait parfois claquer ses redou-

tables défenses qui, comme ses yeux, brillaient dans sa masse hirsute.

A ma vue, Monsieur Morel me crie : « Émile ! N'y allez pas, n'y allez pas ! Le sanglier est terrible. Pour m'en être approché trop près, il m'a culbuté dans le fossé. Je suis détrempé et mes habits sont en lambeaux. Je reste tout seul avec mes braves chiens. Tous les autres sont des poltrons... »

Je réponds à mon maître : « Je ne peux aller au secours des chiens car je n'ai rien, pas même un couteau ». Monsieur Morel me dit alors que sa lance devait bien se trouver quelque part, car elle avait sauté au loin quand le sanglier l'avait chargé. Je regarde aux alentours et finis par découvrir la lance.

Voyant que j'allais la prendre, M. Morel me crie à nouveau de toutes ses forces : « N'y allez pas ! », mais c'est à peine si je pus percevoir ces paroles, tant le vacarme était assourdissant...

Je m'approchai néanmoins de l'animal, mais je sentis soudain mes cheveux se dresser sur ma tête. En moi-même je me dis : « Tu vas donc avoir peur, toi aussi, Émile ? ... » — Non ! D'un seul bond je me place derrière le sapin contre lequel le sanglier s'était acculé. L'animal ne me vit certainement pas car au même instant il fonçait sur une chienne, qui retombait raide dans la boue.

Au moment où il revenait à reculons à sa position première, du bord du fossé, je bondis sur lui, la lance à la main, mais sans pouvoir l'atteindre à un endroit vital.

Les chiens se précipitent alors à nouveau sur leur adversaire et en un clin d'œil me recouvrent entièrement. Comme eux, en un instant, je fus noir de boue. Mais je ne regardais pas ça : je tenais ferme.

L'idée me vint cependant de profiter d'un instant de répit pour lui enfoncer ma lance au défaut de l'épaule. Mais je ris là une grosse bêtise : en effet, bien que coiffé par les chiens, le sanglier parvient à s'arracher de leur emprise, me culbute, déchire ma culotte et me fait deux boutonnières à la cuisse.

Heureusement les chiens parviennent peu après à le reprendre. Je ne perds pas le Nord ; je ramasse la lance et l'enfonce.

Cette fois, je ne voulais pas le lâcher. Je me disais que quelqu'un viendrait bien à notre secours. En effet Monsieur Morel put mettre à profit le répit qui lui était accordé pour se munir d'un autre couteau de chasse, avec lequel il mit fin à cet hallali.

Il était exactement trois heures de l'après-midi.

Avant de repartir pour la Pacaudière afin de se changer, M. Morel nous donna l'ordre d'aller dépouiller le sanglier au Rond du Poteau, où la curée devait être faite.

Au moment de la curée, devant toutes les personnes présentes, Monsieur Morel m'apostropha vigoureusement : « Émile ! Qu'est-ce que tu as dans les bras ? ». Comme je regardais mes bras avec une pointe d'inquiétude (car je savais mon patron parfois violent et emporté), il eut vite fait de me rassurer en ces termes : « Ce n'est certainement pas de la m... ! ».

Ensuite il me donna une chaleureuse accolade.

Ce jour-là M. Morel ne me disait pas, comme les jours où il y avait eu un peu « de casse » : « Que veux-tu Émile, la mère des chiens n'est pas morte »... Le bilan de cette chasse se soldait en effet par onze chiens blessés (dont trois durent être définitivement réformés), et cinq chiens tués, parmi les meilleurs.

E. Saulnier
(Souvenirs de chasse)